

22EMES CONTROVERSES EUROPEENNES DE MARCIAC
Vendredi 29 et samedi 30 juillet 2016,
Dans le cadre du festival Jazz In Marciac (Gers)

Pourquoi notre modèle d'agriculture est-il devenu mortel ?

Par Olivier ASSOULY, professeur de philosophie, Institut français de la mode.

Olivier ASSOULY. Professeur de philosophie en lycée durant plusieurs années, il mène aujourd'hui ses activités d'enseignement à l'Ecole Estienne, à Paris 1 ou encore à l'Institut Français de la Mode, dont il dirige les activités de recherche.

Ses travaux ont porté sur la question des normes religieuses alimentaires ("*Les Nourritures divines. Essai sur les interdits alimentaires*", Actes Sud, 2002), puis sur le retour de catégories religieuses au sein du goût et de l'alimentation modernes ("*Les Nourritures nostalgiques. Essai sur le mythe du terroir*", Actes Sud, 2004). Plus tard, il a montré que le capitalisme s'inscrit fondamentalement dans une politique massive de mobilisation et de captation du goût ("*Le capitalisme esthétique. Essai sur l'industrialisation du goût*", Le CERF, 2008). Olivier Assouly a également dirigé deux publications collectives : "*Le luxe. Essais sur la fabrique de l'ostentation*" (IFM/Regard, 2011) et "*Goûts à vendre. Essais sur la captation esthétique*" (IFM/Regard, 2007). Il intervient régulièrement pour la Mission Agrobiosciences, et a déjà participé aux Controverses en 2012.

Mon propos porte sur la notion, largement véhiculée par les médias, de « crise » agricole alors même que les chances de revenir à un état normal à l'issue de cette dernière sont faibles, de même que, par analogie, les chances de revenir au plein-emploi sont infimes.

A partir de ce postulat, je formule une hypothèse : ce n'est pas la productivité agricole qui est à la peine, ce n'est pas même la faiblesse des prix qui est en cause mais autre chose que je vais tenter de vous dépeindre.

J'ajoute que traiter de la question de la crise, c'est aussi revenir au sens étymologique de ce terme, qui renvoie à la notion de jugement, de décision. C'est une notion ambivalente qui à la fois nous accable et nous donne à penser l'issue par la capacité à évaluer ce qui nous arrive.

Au-delà des problèmes techniques ou économiques, quel est donc le facteur perturbateur en matière d'agriculture ? En fait, ce passager clandestin, ce serait *nous*, les consommateurs, les mangeurs comme disent les sociologues de l'alimentation, les citoyens selon le point de vue des politiques... Autrement dit, quelque chose chez chacun d'entre nous semble afficher une défiance à l'égard du « monde agricole ». Cette défiance se manifeste au vu d'une série de symptômes: destruction des ressources, pollution, érosion génétique, désertification, normalisation du goût, mal-être des agriculteurs qui peut aller jusqu'au suicide etc.

Il y a là une dépréciation de l'activité agricole, une perte de valeurs qui va de pair avec une perte d'aura. On peut en indiquer quelques causes. La première, ce pourrait être la question du découplage de l'agriculture, mais pas au sens où on l'emploie pour évoquer le système des aides de la PAC.

Il ne s'agit pas de moraliser l'activité agricole

Qu'est-ce que j'entends par découplage alors ? Dans le passé, l'activité liée à l'agriculture était associée à des pratiques rituelles - religieuses, magiques, sociales, politiques, morales – dont elle s'est en grande partie dissociée aujourd'hui. D'une certaine manière, le gage de l'efficacité d'une activité technique, à savoir le rendement, ou d'une activité utilitaire censée nourrir la planète ou générer du profit, passe par l'idée qu'elle doit s'autonomiser en s'émancipant de ces pratiques rituelles et en n'ayant plus à rendre des comptes au reste des activités sociales et politiques. Ce serait là la preuve de l'efficacité de l'activité agricole.

Sans entrer dans les détails, j'ai relevé chez Xénophon, un philosophe grec qui appartient à l'Antiquité, cette phrase qui connaîtra en France une mauvaise fortune sous l'Occupation: « *La terre qui n'use pas de prestige, mais avec simplicité, montre sans déguiser et sans mentir, ce dont elle est capable et ce dont elle n'est pas capable* ». Evidemment, cela évoque cette phrase malheureuse prononcée par Pétain, « *la terre ne ment pas* », lequel n'était sans doute pas le meilleur lecteur de Xénophon. Car ce dernier exprime en fait l'idée que la force et la sagacité de l'agriculteur réside dans sa capacité à observer, lire, interpréter ce que la terre peut donner et à savoir en prendre mesure. Ce travail constitue aux yeux de Xénophon à la fois une marque de tempérance et une marque d'intelligence de l'agriculteur. L'agriculteur « valeureux » est ainsi celui qui, par son travail, produit de la valeur morale et de la valeur sociale. De ce point de vue, le point cardinal de l'agriculture n'est pas le travail comme objet et comme résultat, mais comme activité, conférant à l'agriculture une fonction formatrice, pédagogique. D'où cette question, que je laisse ouverte au débat : aujourd'hui, l'agriculture réduite à une activité de production rend-elle encore compte d'une possibilité d'action formatrice au sens social et politique? Sert-elle encore à former des hommes et pas seulement à les nourrir au sens vital et organique ? A l'inverse, les éleveurs qui élèvent des animaux

avec des valeurs de compassion, de bienveillance, ne font-ils vraiment que produire de la viande ?

Nous pourrions alors, ensemble, retourner les termes du débat. Il ne consisterait pas à mettre en œuvre une « agriculture responsable » ni à moraliser les pratiques agricoles, mais à se demander à quelles conditions on peut travailler la terre et élever des animaux en créant par là même de la responsabilité.

Un modèle agricole « anormal »

Parvenir à une agriculture apte à être un processus d'éducation des hommes, c'est aboutir à une agriculture normative. En quel sens ? J'emprunte au livre du philosophe et médecin Georges Canguilhem, « le normal et le pathologique » (1966), deux définitions du normal : La première désigne la moyenne statistique, par exemple la taille moyenne des Français, ou le type d'agriculture choisi par un Etat, comme l'agriculture dite conventionnelle. Le deuxième sens, celui du que j'évoque quand je parle de « normatif », associe une réalité physiologique ou organique et un milieu naturel ou modifié, à un idéal, donc à un système de valeurs et de normes. Par exemple, la notion de santé associe une vie et des valeurs telles que la longévité, la capacité à être actif, à se déplacer etc. Dans cet esprit, l'*anormal*, c'est celui qui n'est plus capable d'instaurer des normes de vie que réclament ses conditions d'existence.

Pour le sujet qui nous concerne, comment, aujourd'hui, notre modèle agricole va-t-il pouvoir ou pas instituer d'autres normes de vie et valeurs, ainsi que l'exige la situation dans laquelle il est ? Dans ce cadre, la « maladie » d'un modèle ne désigne pas une absence de normes, mais une norme qui est rejetée par la vie sociale. Or, justement, la normativité sociale oppose actuellement un refus à un certain système agricole. L'agriculture telle qu'on la connaît répond évidemment à une forme de normativité, en parvenant avec plus ou moins de réussite à fournir des rations caloriques à une masse d'individus et à s'arrimer aux exigences du « marché ». Mais elle ne parvient pas à répondre à la normativité sociale, écologique, morale, pédagogique. Elle n'y parvient pas entre autres parce que la modernisation de l'agriculture a entraîné l'effacement du sujet, par la taylorisation du travail, la productivité, la robotisation, la calculabilité, la programmation, l'assignation de l'agriculteur à des protocoles technologiques, voire sa prolétarianisation au sens marxiste. A l'inverse, dans la phrase de Xénophon, l'élément central est bien le paysan. C'est lui qui a le regard suffisamment acéré pour savoir lire la terre.

Réintroduire le travail de l'homme

Quel remède pourrait se dessiner ? Il émerge avec ce que j'appelle le « paradoxe minoritaire ». En même temps que des voies de contestation émergent, se mettent en place des initiatives au plan local : des formes d'agriculture solidaires, de la permaculture à l'agroécologie, en passant par les amap et autres expériences. Ces formes recourent à la jouissance gustative, des échanges plus justes, la terre objet d'une attention plus soutenue, un éleveur tissant des liens plus intimes avec ses bêtes, des liens de confiance entre les sujets etc. Au modèle de dissociation, se substitue un modèle de réassociation.

Certes, ces mouvements sont minoritaires, mais ils sont « normaux » au sens où l'entend Canguilhem : à travers l'agriculture, ces initiatives traduisent la faculté des hommes à instaurer des formes de vie plus adaptées aux enjeux et aux nécessités de l'époque. Ces formes minoritaires sont également « normatives », car si elles sont en général économiquement faibles, elles sont symboliquement puissantes. Elles font pièce au caractère partiellement mortifère du modèle agricole « conventionnel ».

Pour conclure, deux remarques. J'ai évoqué à travers Xénophon la question du travail humain, le valeureux étant celui qui par son travail crée de la sagesse et de l'intelligence. Or cette question se pose aujourd'hui de manière compliquée pour tout agriculteur du fait de la mécanisation, qui rend accessoire le travail de l'homme. Il s'agirait dès lors de réintroduire du travail humain en forçant en quelque sorte son instauration au nom de valeurs sociales ou morales supérieures et impérieuses.

Deuxième point : certains industriels, notamment lié à la chimie et à la semence, portent leur attention de manière très aigüe sur des facteurs qui vont à l'encontre de la normativité sociale. Notamment en s'intéressant aux biotechnologies, liées aux brevets et aux droits de propriété intellectuelle et industrielle, ainsi qu'à l'accaparement des terres. C'est là mettre le vivant sous tutelle technique et économique, faire entrer des réalités organiques dans le giron de l'économie. C'est aussi court-circuiter le processus social de la discussion et de la démocratie, lequel repose sur le système des croyances. Car l'activité agricole repose en partie sur la confiance que nous adressons à ceux qui produisent. Or, comme toute confiance, celle-ci est aveugle. Elle est non contractuelle. Elle permet de s'abandonner, sans preuve, à quelqu'un, dans un rapport qui ne passe pas par de la certification. Dans ce cadre, ce que les alternatives proposent, c'est, à travers de nouvelles formes de vie, de reposer et renouveler la question de la confiance.

Document réalisé par la Mission Agrobiosciences (MAA-INRA).

Avec le soutien du ministère de l'Agriculture, du Conseil départemental du Gers et de la
Région Occitanie.

En partenariat avec Jazz In Marciac, la FN Cuma, La Ruche Qui Dit Oui et Sciences
Animation.

-Projet soutenu par la Fondation de France-.